



Hasî, un centre provincial sur les hautes-terres méridionales

Jérémie Schiettecatte

► To cite this version:

Jérémie Schiettecatte. Hasî, un centre provincial sur les hautes-terres méridionales. G. Charloux & J. Schiettecatte. Yémen. Terre d'archéologie, Editions Geuthner; CEFAS, pp.168-181, 2016, 9782705339395. halshs-01387560

HAL Id: halshs-01387560

<https://shs.hal.science/halshs-01387560>

Submitted on 3 Nov 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial| 4.0 International
License

Hasî, un centre provincial sur les hautes-terres méridionales

Jérémie Schiettecatte (CNRS, UMR 8167 Orient et Méditerranée, Ivry sur Seine)

Introduction

Dans l'Antiquité, l'Arabie du Sud était partagée entre plusieurs royaumes parmi lesquels ceux de Ma'în, Saba', Qatabân et Hadramawt. Chacun d'eux se caractérisait par une langue et un panthéon propres. À son apogée, aux IV^e-III^e siècles av. J.-C., le royaume de Qatabân s'étendait de la bordure méridionale du désert du Ramlat as-Sab'atayn aux rives du golfe d'Aden. Il domina l'Arabie méridionale dans la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. avant de se contracter puis de disparaître à la fin du II^e siècle de l'ère chrétienne, annexé par ses voisins.

La Mission Qatabân fut créée en 1989 par Ch. Robin afin de découvrir l'histoire de ce royaume et de son territoire. Les travaux de la mission ont couvert cette vaste région à travers plusieurs opérations successives :

- Ce fut d'abord, de 1989 à 1997, des prospections de collecte d'inscriptions qatabânites.
- De 1999 à 2003, la Mission Qatabân s'est associée à celle de l'université de Naples pour entreprendre la fouille de la capitale qatabânite, Tamna', et l'étude de ses inscriptions.
- À partir de 2004 enfin, la Mission Qatabân a entrepris la fouille archéologique du site de Hasî, à 16 km au nord-est de dans la capitale du gouvernorat, al-Baydâ', et la prospection de ses environs. Ce sont ces derniers travaux que nous présentons ici.

Hasî, ville des hautes-terres

Les hautes-terres méridionales du Yémen, dans la région d'al-Baydâ', offrent au voyageur un paysage minéral. Vallonnés mais peu accidentés, les plateaux sont couverts de reliefs granitiques entre lesquels la moindre dépression abrite des champs cultivés. Des murs de terrasse sur les pentes empêchent l'érosion du sol. Un microclimat relativement humide et favorable à l'aménagement de champs en terrasse s'explique par la proximité de l'escarpement de Lawdar, où les hauts-plateaux s'interrompent brusquement vers le sud pour laisser la place à une descente vertigineuse de mille mètres. Au sommet de cet escarpement, la rencontre des masses d'air chaudes qui montent de la plaine côtière et de celles plus fraîches des hauts-plateaux entraînent la formation de masses nuageuses et de condensations qui font de cette région l'un des endroits les plus doux et humides du Yémen.

Il n'est donc pas surprenant de trouver à Hasî les ruines d'un établissement fondé durant la seconde moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. et occupé jusqu'à la période médiévale.

Le site s'étend d'est en ouest le long d'un affleurement rocheux granitique, sur ses pentes méridionales et à son sommet. Il couvre une superficie totale de 11 hectares dont seuls les deux-tiers sont aménagés, le reste du site étant occupé par des rochers de granite abruptes. Le relief naturel nous a conduit à compartimenter le site en cinq secteurs : le secteur A, au sud du site présente les vestiges d'une structure monumentale (Bâtiment A) ; au nord de ce dernier,

les secteurs B et C, sur le replat au sommet du site sont chacun bordés sur leur côté nord par une crête granitique orientée est-ouest et présentent les vestiges d'habitats ; à l'ouest du site, le secteur D s'étend sur les pentes méridionales de deux sommets granitiques et présente en surface de nombreux vestiges ; enfin, le secteur E comporte quelques structures en ruine isolées au pied d'un promontoire rocheux à l'est du site.

La vie quotidienne

Les fouilles du secteur C ont mis au jour un groupe de six maisons implantées régulièrement ; deux ont entièrement été dégagées. Seules les parties basses de ces maisons, bâties en pierre, sont préservées. Les parties hautes étaient construites en briques crues et ne sont décelables que dans les niveaux d'effondrement qui recouvraient les vestiges.

La construction de l'une de ces maisons (maison C.002) a fait l'objet d'un soin tout particulier. Ses murs sont édifiés en blocs de granite parfaitement équarris et parfois, plus étonnant dans une région où le granite abonde, en blocs de basalte, ce qui a exigé l'importation d'un matériau absent des environs du site. Le plan tripartite de cette maison, avec un couloir central bordé de petites pièces latérales, s'inscrit dans une tradition architecturale sudarabique que l'on retrouve depuis la région du Hadramawt, à l'est, jusqu'à Najrân, à la frontière de l'Arabie Saoudite, et qui a perduré durant toute l'Antiquité.

D'après la fouille du bâtiment C.001, les parties basses de ces maisons n'étaient que rarement utilisées comme espace de vie. Seule une pièce a livré des céramiques et outils qui permettent d'y voir une cuisine. Les autres pièces servaient de lieu de stockage, d'après le nombre important de jarres qui y ont été trouvées, ou de parcage d'animaux. Les pièces de vie se trouvaient très certainement à l'étage, tel qu'on l'observe aujourd'hui encore dans les maisons-tours traditionnelles du Yémen. L'étude des ossements retrouvés dans ces pièces est un bon indicateur des pratiques d'élevage et des pratiques alimentaires des habitants du site.

Le matériel céramique et les datations au radiocarbone permettent de dater la construction de ces maisons vers le II^e siècle avant J.-C. Elles furent occupées de manière ininterrompue jusqu'aux alentours du IV^e siècle de l'ère chrétienne. À partir de cette période et durant les siècles suivant (V^e-IX^e siècles), ce secteur connut des remaniements : certaines maisons s'effondrèrent et furent abandonnées ; d'autres furent partiellement rebâties ; de petites constructions de fortunes s'adossèrent sur les murs antérieurs, remployant le matériau de maisons abandonnées. Si le savoir-faire architectural n'était alors plus aussi élaboré, l'activité dans ce secteur n'en demeura pas moins fébrile : plusieurs petites cuisines et ateliers de métallurgie empiétant sur les voies de circulation y ont été mis au jour.

Hasî, témoin de l'introduction du monothéisme

Aucun sanctuaire préislamique n'a été découvert à ce jour sur le site. Il est possible que le promontoire rocheux du secteur E ait été un sanctuaire naturel dévolu à quelques pratiques religieuses, à l'image de ce que l'on observe sur un autre site de la région, al-Mi'sâl, mais rien ne le prouve. Pour connaître les divinités vénérées et les pratiques cultuelles, il nous faut donc nous tourner vers les inscriptions et graffiti trouvés sur le site et ses abords.

Au début de l'occupation du site, le culte du dieu 'Amm était prédominant. Divinité majeure du royaume de Qatabân, on lui connaît un temple à Hasî nommé Ni'mân, grâce à une inscription du début de l'ère chrétienne. Le nom de cette divinité apparaît à plusieurs reprises dans les noms théophores des habitants du site. D'autres cultes étaient également pratiqués sur le site, comme l'attestent un graffiti mentionnant la divinité dhû-Samâwî et une invocation à la divinité sudarabique Wadd.

La tribu centrée sur Hasî, Madhâ, est la première des grandes tribus sudarabiques à rejeter le polythéisme au profit d'un monothéisme dit judaïsant. Une inscription du V^e siècle montre

que la conversion semble avoir gagné une part importante de la population de Hasî puisqu'un prince de la tribu Madhâ fait don au « Seigneur du ciel » de quatre parcelles réservées « pour y enterrer les juifs ».

Loin de se limiter à cette seule tribu, l'adoption du monothéisme gagne alors l'ensemble de l'Arabie méridionale à partir de la fin du IV^e siècle. Cette période est marquée par l'apogée du royaume de Himyar, qui a conquis ses voisins et domine l'ensemble de l'Arabie. Son souverain Abîkarib As'ad se convertit au judaïsme. Les sanctuaires païens de l'Arabie du Sud sont tous abandonnés et les mentions de divinités des anciens panthéons polythéistes deviennent exceptionnelles.

Un centre de pouvoir

Dans l'Antiquité, Madhâ était l'une des tribus dominantes des hauts-plateaux ; elle étendait son emprise sur une large partie des hautes-terres méridionales. Elle avait à sa tête un personnage qui portait le titre de *qayl* et faisait allégeance au roi de Qatabân. Au tournant de l'ère chrétienne, cette tribu s'émancipa de la tutelle qatabânite pour rejoindre une autre confédération de tribus appelée à jouer un rôle de premier plan en Arabie : le royaume de Himyar. Les *qayls* de Madhâ jouirent alors d'une grande autonomie.

Hasî est l'un des rares sites urbains reconnus sur le territoire de la tribu de Madhâ ; il est le seul qui présente un nombre élevé d'inscriptions laissées par ses princes. Le site apparaît donc comme le principal établissement urbain de cette tribu et comme le siège de son pouvoir.

Les *qayls* de Madhâ sont également nommés « maîtres du palais Kawkabân ». Or, il semble que les ruines du palais Kawkabân puissent être reconnues sur le terrain.

En effet, dans le secteur A, au sud du site, un édifice monumental – dit Bâtiment A – était largement visible avant que les fouilles ne débutent. Son dégagement fut entrepris au cours de trois campagnes successives, révélant une occupation de l'édifice entre le II^e siècle avant et le IV^e siècle ap. J.-C. Le bâtiment apparaît sous la forme d'une vaste bâtisse précédée d'une terrasse monumentale dont le soubassement, divisé en caissons, servait d'espace de stockage. La monumentalité de l'édifice, le soin apporté à la décoration des façades, l'usage de blocs cyclopéens et l'emploi de schémas métrologiques par des architectes expérimentés sont des arguments suffisants pour reconnaître dans cette construction un édifice à caractère public ou palatial. L'hypothèse d'un temple ne peut pas être définitivement écartée mais elle semble peu convaincante car aucun objet habituellement présent dans les temples sudarabiques (table à libation, brûle-parfum, dédicace à une divinité, etc.) n'a été découvert dans le Bâtiment A. Nous privilégions donc l'hypothèse d'un palais. En l'absence d'inscription provenant du bâtiment et l'identifiant clairement avec le palais Kawkabân, nous ne pouvons affirmer avec certitude qu'il s'agit là de la demeure des princes de Madhâ. Cela reste vraisemblable.

Une économie fondée sur l'agriculture et l'élevage

L'exploration partielle du site n'a pas permis la mise au jour d'atelier, à l'exception de modestes ateliers de métallurgie de la période médiévale. Les ressources dont bénéficiaient les habitants du site ne sont donc que partiellement connues et relèvent toutes de l'élevage et de l'agriculture.

L'étude des ossements trouvés dans la maison C.001 a révélé une proportion importante de chèvres, élevées pour leur viande et leur lait, et de moutons, pour leur viande et leur laine.

L'agriculture tenait une place dominante dans l'activité économique régionale si l'on en croit la place qui était accordée dans les inscriptions à la réalisation des structures hydrauliques nécessaires à l'irrigation des champs. À proximité immédiate du site de Hasî, les champs étaient alimentés en eau grâce à un réseau de puits. À l'approche de l'escarpement de Lawdar, une douzaine de barrages de retenues et de barrages-seuils aménagés dans les lits des wâdîs,

sous l'autorité des *qayls* et gouverneurs de la tribu de Madhâ, permettaient la mise en culture de vastes zones irriguées.

L'élevage de chevaux, une espèce introduite dans la région à la fin du I^{er} millénaire av. J.-C., était également pratiqué à Hasî. Une inscription datée vers 320-340 évoque la construction d'un enclos commandité par le *qayl* de la tribu de Madhâ pour ses chevaux mâles. Cette tradition a perduré localement puisque à l'époque rasûlide (XIII^e-XV^e siècles), la région de Hasî était l'un des trois centres d'élevage de chevaux d'Arabie méridionale, avec les régions de Dhamâr et de Sanaa.

L'essor des hautes-terres au tournant de l'ère chrétienne

Le site de Hasî est une illustration du développement urbain qui caractérise la région des hauts plateaux du Yémen à partir du tournant de l'ère chrétienne. À cette période, l'abandon progressif des oasis des basses-terres contribue à accroître le rôle politique et économique des tribus des hautes-terres.

Chacune est centrée sur un site urbain dont la croissance reflète l'importance que prennent ces tribus : c'est le cas de Hasî, centre de la tribu Madhâ, mais également d'al-Mi'sâl, centre de la tribu Radmân et Khawlân, Masna'at Mâriya, centre de la tribu Muhaqra', Baynûn centre de la tribu Shadad, etc.

Les princes de chacune de ces tribus y aménagent des fortifications, des palais, des barrages pour alimenter les champs irrigués, accompagnant et favorisant de la sorte la croissance démographique. La prise en charge de ces grands travaux légitime leur autorité sur la tribu. Ces princes s'impliquent très étroitement dans la vie politique du royaume de Himyar, comme le reflètent les inscriptions du site d'al-Mi'sâl, relevées par la Mission Qatabân. Ils sont également l'un des vecteurs de la diffusion du culte monothéiste en Arabie méridionale à partir de la fin du IV^e siècle, tel qu'on l'observe sur le site de Hasî.

À partir du VI^e siècle, les villes des hautes-terres déclinent peu à peu. Les conflits se multiplient, le royaume de Himyar sombre, le pouvoir échoit aux mains de dirigeants d'origine éthiopienne puis perse. L'activité économique ralentit de même que l'activité de construction à en croire le faible nombre d'inscriptions de commémoration d'édifice ou l'abandon des maisons de Hasî et le remploi des pierres de construction dans des structures plus frustes. Mais tandis que dans les basses-terres les oasis sont abandonnées, faute d'une élite à même d'entretenir des systèmes d'irrigation devenus trop ambitieux, les sites des hautes-terres restent occupés par des communautés plus modestes qui entretiennent les systèmes de cultures en terrasses. Il faut ensuite attendre l'époque rasûlide pour que les villes des hautes-terres, et parmi elles Hasî, retrouvent leur activité d'antan.

Pour aller plus loin

Charloux G., Dridi H., Robin Ch., Schiettecatte J. *et alii*, 2009. Troisième et quatrième campagnes de la mission Qatabân à Hasî, Yémen. *Semitica et Classica* 2, p. 227-246.

Charloux G. et Schiettecatte J. sous presse. Le Bâtiment A de Hasî (Yémen) : palais des princes Hasbahides ?. dans D. Aigle, F. Briquel-Chatonnet & I. Gajda (éd.), *Arabie-Arabies*.

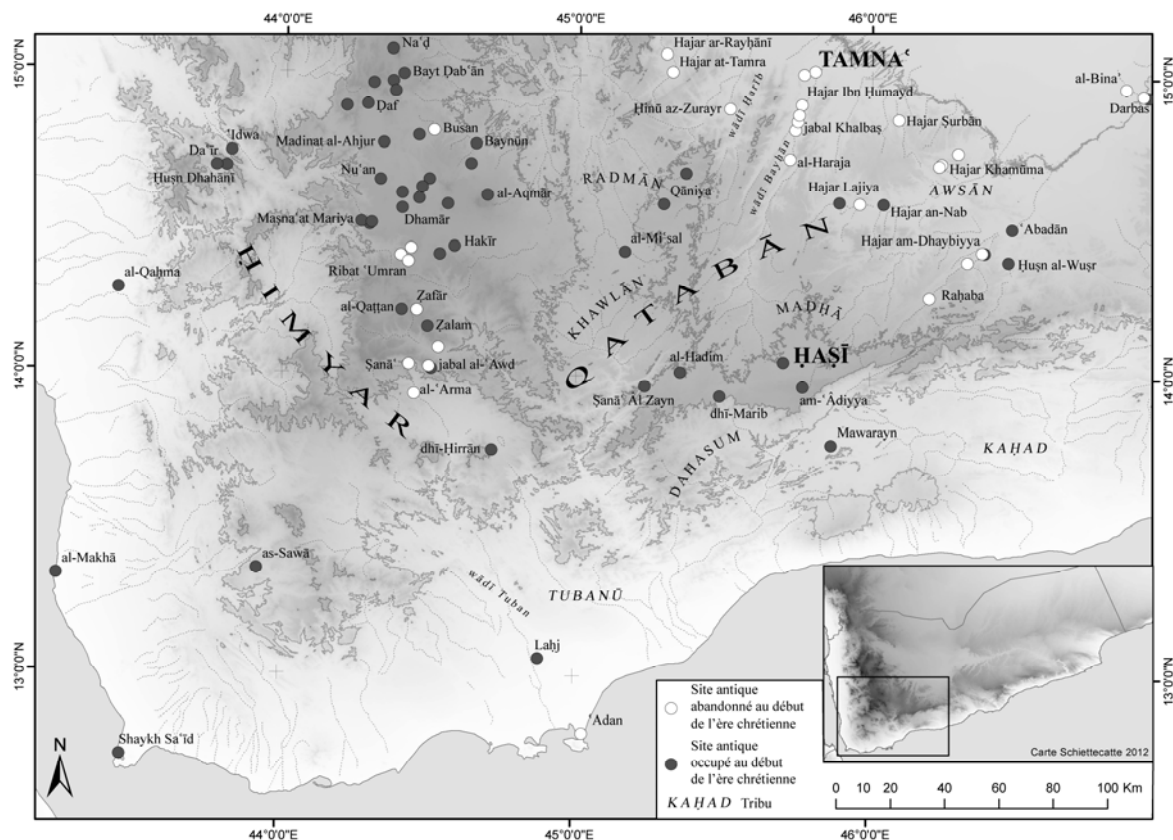
Dridi H., Rigot J.-B. et Robin Ch. 2006. Hasî et sa région. *Arabia*, 3 (2005-2006), p. 9-110.

Robin Ch. 2001. Les inscriptions de Hasî. *Raydân* 7, p. 179-223.

Illustrations



Hasî. Vue des maisons du secteur C. © Mission Qatabân.



Carte des royaumes de Qatabân et Himyar ainsi que de leurs principaux sites à la fin du I^{er} millénaire av. J.-C. (en blanc) et au début de l'ère chrétienne (en gris). © J. Schiettecatte).



Ruines de Hasî et de ses environs. © Mission Qatabân.



Escarpement de Lawdar. © Mission Qatabân.



Al-Mi'sâl. Relevé photographique des inscriptions du sanctuaire de Shams, gravée sur une paroi rocheuse à dix mètres du sol. © Mission Qatabân.



Hasî. Mur de terrasse du Bâtiment A. © Mission Qatabân.



Hasî. Plan du secteur A – en noir, le Bâtiment A. © Mission Qatabân.

Yémen

terre d'archéologie



Ouvrage édité par

Guillaume Charloux
et Jérémie Schiettecatte

CEFAS
GEUTHNER





Il y a quarante-cinq ans, le Yémen est sorti d’une longue période de conflits et d’isolement. Dans le domaine culturel, cette renaissance s’est accompagnée d’un important volet archéologique, d’abord centré sur l’époque antique, celle de la civilisation sudarabique, puis rapidement étendu aux périodes préhistorique et islamique.

Cet ouvrage retrace plus de quarante années de recherches archéologiques françaises, coordonnées à partir de 1982 par le Centre français d’Études yéménites, devenu le Centre français d’Archéologie et de Sciences sociales de Sanaa. Bien que brutalement stoppées par les conflits récents, les découvertes effectuées par les nombreuses équipes d’archéologues et d’historiens permettent de retracer les grandes étapes de l’évolution d’un pays légendaire, le pays de la reine de Saba. Cette terre a vu l’émergence de royaumes et de cités dont le développement fut le résultat d’une maîtrise avancée de l’agriculture irriguée et de l’accroissement du commerce caravanier puis maritime des résines aromatiques, des chevaux et du café.

Par la monumentalité de son architecture, le raffinement de ses arts et la fascination qu’exercent ses inscriptions, la civilisation de l’Arabie du Sud apparaît désormais bien différente de l’image trompeuse d’une Arabie désertique parcourue par les seuls nomades.



55 €
ISBN : 978-2-7053-3939-5

CEFAS
GEUTHNER

